

Art.....	1
Morale et politique.....	1
Individu et pouvoir.....	1
Individu et société.....	2
Science et métaphysique.....	3
Connaissance de l'individu.....	3
Le rêve, voie d'accès à la connaissance individuelle de soi.....	3
La perception de mouvement avec effort, signe naturel de la puissance de vouloir et de l'individualité.....	4
Ontologie.....	4
Être et individualité.....	4
Etre et unité.....	5
Simplicité.....	5
Principe d'individuation.....	5
Il n'y a qu'un seul grand individu, c'est le tout.....	5

Art

Seul l'art nous donne la sensation de l'individualité, « que nous cherchons en vain dans la vie quotidienne », Proust, *La Prisonnière*, p. 148 (Folio-Gallimard). Cf. p. 244-6 et 265.

Morale et politique

Individu et pouvoir

« Ce qui me semble caractéristique de la forme de contrôle actuelle est le fait qu'il est exercé sur chaque individu : un contrôle qui nous fabrique, en nous imposant une individualité, une identité. Chacun de nous a une biographie, un passé toujours documenté en un lieu quelconque, depuis un dossier scolaire jusqu'à une carte d'identité, un passeport. Il y a toujours un organisme administratif capable de dire à n'importe quel moment qui est chacun d'entre nous, et l'État peut, quand il veut, parcourir tout notre passé. Je crois qu'aujourd'hui l'individualité est complètement contrôlée par le pouvoir, et que nous sommes individualisés, au fond, par le pouvoir lui-même. Autrement dit, je ne pense nullement que l'individualisation s'oppose au pouvoir, mais, au contraire, je dirais que notre individualité, l'identité obligatoire de chacun est l'effet et un instrument du pouvoir, <contre> ce que ce dernier craint le plus : la force et la violence des groupes. Il essaie de la neutraliser par les techniques d'individualisation, qui commencent à être employées déjà au XVII^e siècle par la hiérarchisation dans les écoles ; au XVIII^e siècle par le registre des signalements physiques et des changements d'adresse. Dans ce siècle aussi surgit dans les usines le personnage redouté du contremaître, pour contrôler le déroulement des opérations de travail. Il dit à chacun comment et quand faire quoi, et ce contrôle individuel du travail fait partie d'une technique qui est liée à la naissance de la division du travail et de la hiérarchisation, qui est aussi un instrument de contrôle individuel de ceux qui sont au plus bas de l'échelle par ceux qui sont en haut. »

Foucault, « Folie, une question de pouvoir », *Jornal do Brasil*, 12 novembre 1974, repris dans *Dits et écrits*, II, 141.

Le développement de cette forme de contrôle correspond à une façon médicale de percevoir les choses (qui s'organise autour de la norme et non autour de la loi), et cela est « profondément lié au développement du capitalisme », qui a besoin d'intensifier la production et de briser les mouvements populaires de résistance : *Dits et écrits*, III, 211, p. 374.

« Mon hypothèse, c'est que l'individu n'est pas la donnée sur laquelle s'exerce et s'abat le pouvoir. L'individu, avec ses caractéristiques, son identité, dans son épingle à soi-même, est le produit d'un rapport de pouvoir qui s'exerce sur des corps, des multiplicités, des mouvements, des désirs, des forces. »

Foucault, « Questions à Michel Foucault sur la géographie », *Hérodote*, 1976, repris dans *Dits et écrits*, III, 169, p. 36-37.

« Le pouvoir, je crois, doit être analysé comme quelque chose qui circule, ou, plutôt, comme quelque chose qui ne fonctionne qu'en chaîne ; il n'est jamais localisé ici ou là, il n'est jamais entre les mains de certains, il n'est jamais approprié comme une richesse ou un bien. Le pouvoir fonctionne, le pouvoir s'exerce en réseau et, sur ce réseau, non seulement les individus circulent, mais ils sont toujours en position de subir et aussi d'exercer ce pouvoir ; ils ne sont jamais la cible inerte ou consentante du pouvoir, ils en sont toujours les relais. Autrement dit, le pouvoir transite par les individus, il ne s'applique pas à eux. Il ne faut donc pas, je crois, concevoir l'individu comme une sorte de noyau élémentaire, atome primitif, matière multiple et muette sur laquelle viendrait s'appliquer, contre laquelle viendrait frapper le pouvoir, qui soumettrait les individus ou les briserait. En fait, ce qui fait qu'un corps, des gestes, des discours, des désirs sont identifiés et constitués comme individus, c'est précisément cela l'un des effets premiers du pouvoir ; c'est-à-dire que l'individu n'est pas le vis-à-vis du pouvoir, il en est, je crois, l'un des effets premiers. L'individu est un effet du pouvoir et il est en même temps, dans la mesure même où il est un effet, un relais : le pouvoir transite par l'individu qu'il a constitué. »

Foucault, « Cours du 14 janvier 1976 », dans *Dits et écrits*, III, 194, p. 180.

« Dans le système classique, l'exercice du pouvoir était confus, global et discontinu. Il s'agissait du pouvoir souverain sur des groupes intégrés par familles, cités, paroisses, c'est-à-dire par unités globales. Il ne s'agissait pas d'un pouvoir agissant continuellement sur l'individu. La discipline est l'ensemble des techniques en vertu desquelles les systèmes de pouvoir ont pour objectif et résultat la singularisation des individus. C'est le pouvoir de l'individualisation dont l'instrument fondamental réside dans l'examen. L'examen, c'est la surveillance permanente, classificatrice, qui permet de répartir les individus, de les juger, de les évaluer, de les localiser et, ainsi, de les utiliser au maximum. À travers l'examen, l'individualité devient un élément pour l'exercice du pouvoir. »

Foucault, « L'incorporation de l'hôpital dans la technologie moderne », *Revista centro-americana de Ciencias de la Salud*, 1978, repris dans *Dits et écrits*, III, 229, p. 516-517.

Individu et société

« L'individu, c'est sans doute l'atome fictif d'une représentation « idéologique » de la société ; mais il est aussi une réalité fabriquée par cette technologie spécifique du pouvoir qu'on appelle la « discipline ». », Foucault, *Surveiller et punir*, p. 195-196.

Elias, *La société de cour*, Préface.

Science et métaphysique

Connaissance de l'individu

Aristote, *Métaphysique*, A1 (« L'expérience est une connaissance de l'individuel, et l'art, de l'universel. Or, toute pratique et toute production portent sur l'individuel : ce n'est pas l'homme que guérit en effet le médecin traitant, sinon par accident, mais Callias ou Socrate... ») ; Z15 (l'individu est indéfinissable) ; M10 (la science en puissance connaît l'universel, la science en acte connaît l'individuel).

« Il est impossible à nous d'avoir la connaissance des individus et de trouver le moyen de déterminer exactement l'individualité d'aucune chose, à moins que de la garder elle-même ; car toutes les circonstances peuvent revenir ; les plus petites différences nous sont insensibles ; le lieu ou le temps, bien loin de déterminer d'eux-mêmes, ont besoin eux-mêmes d'être déterminés par les choses qu'ils contiennent. Ce qu'il y a de plus considérable en cela est que l'individualité enveloppe l'infini, et il n'y a que celui qui est capable de le comprendre qui puisse avoir la connaissance du principe d'individuation d'une telle ou telle chose ; ce qui vient de l'influence (à l'entendre sainement) de toutes les choses de l'univers les unes sur les autres. Il est vrai qu'il n'en serait point ainsi s'il y avait des atomes de Démocrite ; mais aussi il n'y aurait point alors de différence entre deux individus différents de la même figure et de la même grandeur. » Leibniz, *Nouveaux Essais*, III, 3, § 6.

Foucault, *Naissance de la clinique*. — « Pour Descartes et Malebranche, voir, c'était percevoir (et jusque sous les espèces les plus concrètes de l'expérience : pratique de l'anatomie chez Descartes, observations microscopiques chez Malebranche) ; mais il s'agissait, sans dépouiller la perception de son corps sensible, de la rendre transparente pour l'exercice de l'esprit (...). À la fin du XVIIIe siècle, voir consiste à laisser à l'expérience sa plus grande opacité corporelle ; le solide, l'obscur, la densité des choses closes sur elles-mêmes, ont des pouvoirs de vérité qu'ils n'empruntent pas à la lumière, mais à la lenteur du regard qui les parcourt, les contourne, et peu à peu les pénètre en ne leur apportant jamais que sa propre clarté (...). Le discours rationnel s'appuie moins sur la géométrie de la lumière que sur l'épaisseur insistante, indépassable de l'objet : en sa présence obscure, mais préalable à tout savoir, se donnent la source, le domaine et la limite de l'expérience. Le regard est passivement lié à cette passivité première qui le voue à la tâche infinie de la parcourir en son entier et de la maîtriser. Il appartenait à ce langage des choses et à lui seul sans doute d'autoriser à propos de l'individu un savoir qui ne fût pas simplement d'ordre historique ou esthétique. » (p. 10-11).

Granger, Gilles-Gaston, *Pensée formelle et sciences de l'homme*, ch. 7 (« La connaissance de l'individuel »).

« Un individu est pour le zoologiste un élément qu'il faut ramener à une espèce ; pour le physiologiste, l'individu est un petit monde, c'est-à-dire quelque chose de bien complexe qu'il faut analyser. C'est pourquoi le zoologiste est synthétique et le physiologiste analytique. » Claude Bernard, *Principes de médecine expérimentale*, uqac, p. 108

Le rêve, voie d'accès à la connaissance individuelle de soi

« Chacun des endormis se détourne dans un monde particulier » Héraclite, fr. 89 DK. Commenté par Foucault dans son introduction à Binswanger, *Rêve et existence* (dans *Dits et écrits*, I, p. 93-94 : le rêve est émergence « de ce qu'il y a de plus individuel dans l'individu »).

La perception de mouvement avec effort, signe naturel de la puissance de vouloir et de l'individualité.

« S'il existait quelques moyens, quelque *signe naturel*, propre à fixer l'idée encore indéterminée d'une puissance de vouloir et d'action dont plusieurs philosophes conviennent aujourd'hui que l'individualité personnelle ne peut être séparée, on les chercherait vainement dans la notion ontologique d'une *force virtuelle*, indépendante de toute condition d'exercice ; on ne les trouverait pas davantage, en généralisant le terme volonté, de manière à y comprendre une classe entière de modes tous passifs ; ni en le spécifiant encore à quelque élément de la même classe, tel que *désir* ; ni enfin, en l'étendant à un ordre quelconque de sensations composées et mixtes, où il est si difficile de faire la part exacte de l'*action* et de la *passion*.

Parmi tous les modes divers de notre existence actuelle, il en est un surtout susceptible d'être éprouvé alternativement de deux manières ; savoir, comme *sensation passive* et *simple*, et comme *perception active* et *redoublée*, tel est le caractère spécial du mode qui accompagne l'exercice de la contractilité musculaire: *perception de mouvement avec effort*, lorsque cette contractilité s'effectue sous l'influence directe de la force propre que nous appelons *volonté* : sensation musculaire *simple* hors de cette influence.

N'est-ce pas d'un tel contraste (et quelle lumière y a-t-il pour nous *hors des contrastes* ?) n'est-ce pas, dis-je, de cette alternative d'action et de passion que peut ressortir *le signe* unique propre à nous manifester une volonté qui s'étend à *tous les actes* ou mouvements dont *le moi dispose, sans aller plus loin* ? et dans quel autre mode de notre être pourrions-nous chercher l'origine effective de cette force si ce n'est dans celui où son caractère est sensiblement empreint, et en qui seule elle devient vivante ?

Or, l'observation physiologique nous apprend à distinguer avec assez de précision les organes dont les mouvements sont ou deviennent *volontaires*, en se contractant avec un effort senti, de ceux dont les *contractions s'opèrent* toujours sans effort, et aussi sans volonté. – La physiologie va même jusqu'à expliquer hypothétiquement, et d'une manière plus ou moins probable, ce qui se passe dans diverses circonstances de ces mouvements *volontaires* et *involontaires*, elle nous dit quels sont les instruments mis en jeu, ceux d'où part l'action, ceux qui la transmettent et la reçoivent. Si cette science expérimentale pouvait donc déterminer la condition organique propre, qui correspond au mouvement *voulu*, et le différencie nettement de celui qui ne l'est pas ; ne serait-ce pas elle qui aurait trouvé le signe ou le symbole du *vouloir* et ne pourrions-nous pas dès lors faire mieux que *bégayer* sur le *ressort* intérieur auquel se lie le sentiment d'une puissance d'effort, et par suite celui de l'individualité ? » Maine de Biran, *Mémoire sur la décomposition de la pensée* (1852), uqac, p. 212.

Ontologie

Être et individualité

« Que voulez-vous donc dire avec vos individus ? Il n'y en a point, non, il n'y en a point... Il n'y a qu'un seul grand individu, c'est le tout. » Diderot, *Le rêve de d'Alembert* (*Œuvres philosophiques*, Garnier, p. 312).

Etre et unité

« Ce qui n'est pas véritablement *un* être n'est pas non plus véritablement un *être*. (...) Je ne conçois nulle réalité sans une véritable unité. » Leibniz, *Lettre à Arnauld du 30 avril 1687*, dans *Discours de métaphysique et correspondance avec Arnauld*, Vrin, p. 165.

« Au commencement, lorsque je m'étais affranchi du joug d'Aristote, j'avais donné dans le vide et dans les atomes, car c'est ce qui remplit le mieux l'imagination. Mais en étant revenu, après bien des méditations, je m'aperçus qu'il est impossible de trouver les *principes d'une véritable unité* dans la matière seule ou dans ce qui n'est que passif, puisque tout n'y est que collection ou amas de parties jusqu'à l'infini. (...) Il fallut donc rappeler et comme réhabiliter les *formes substantielles*, si décriées aujourd'hui, mais d'une manière qui les rendit intelligibles et qui séparât l'usage qu'on en doit faire de l'abus qu'on en a fait. (...) Je trouvai donc que leur nature consiste dans la force. (...) Aristote les appelle *entéléchies premières*, je les appelle peut être plus intelligiblement *forces primitives*. » Leibniz, *Système nouveau de la nature...*, GF, p. 66-67.

Simplicité

Substance *individuelle* = substance ayant une « véritable *unité* » = substance *simple* (« ...toute *substance simple* qui a une véritable unité, ne pouvant avoir son commencement ni sa fin que par miracle, il s'ensuit qu'elles ne sauraient commencer que par création ni finir que par annihilation. » Leibniz, *Système nouveau de la nature...* (1695), GF, p. 67).

« La monade dont nous parlerons ici, n'est autre chose qu'une substance simple, qui entre dans les composés ; simple, c'est-à-dire sans parties. »

Voir la deuxième antinomie de la *Critique de la raison pure* (ce qui y est en question est la *monadologie* : cf. la remarque qui suit la thèse)

Principe d'individuation

L'individuation se fait-elle par la matière ou par la forme ? On attribue traditionnellement la première thèse à Aristote (cf. *Mét.* Z, 8, 1034a5-8 ; 10, 1035b27-31 ; Delta 6, 1016b32 ; Lambda 8, 1074a33 ; *Du Ciel*, I, 9, 278a7-b3). Mais les commentateurs modernes (cf. Ross, Robin) soutiennent plutôt que c'est la forme qui est principe d'individuation (Cf. *Mét.* B 4, 999b21 ; Z13, 1038b14 ; Z7, 1032b1 ; Lambda 5, 1071a27-29 ; *De Anima*, II, 1, 412a6-9). Cf. Tricot, in *Mét.* Z 8, t. I, p. 392, note 2.

Thomas d'Aquin, *De ente et essentia*, ch. 7 (« chaque chose est individuée par la matière », éd. Vrin, p. 76)

Locke, *Essai sur l'entendement humain*, II, 27, § 3.

Leibniz, *Disputation métaphysique sur le principe d'individuation* (1663), traduit et annoté par J. Quillet, *Études philosophiques*, janvier-mars 1979, p. 79-105 ; texte latin dans les *Philosophische Schriften* (Gerhardt), II, p. 16-26. « *Pono igitur : omne individuum sua tota Entitate individuatur* », G II, 18.

Il n'y a qu'un seul grand individu, c'est le tout.

«Je suis donc tel, parce qu'il a fallu que je fusse tel. Changez le tout, vous me changez nécessairement ; mais le tout change sans cesse... L'homme n'est qu'un effet commun, le monstre qu'un effet rare ; tous les deux également naturels, également nécessaires, également dans l'ordre universel et général... Et qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela ?... Tous les êtres circulent les uns dans les autres, par conséquent toutes les espèces... tout est en un flux perpétuel... Tout animal est plus ou moins homme ; tout minéral est plus ou moins plante ; toute plante est plus ou moins animal. Il n'y a rien de précis en nature... Le ruban du père Castel... Oui, père Castel, c'est votre ruban et ce n'est que cela. Toute chose est plus ou moins une chose quelconque, plus ou moins terre, plus ou moins eau, plus ou moins air, plus ou moins feu ; plus ou moins d'un règne ou d'un autre... donc rien n'est de l'essence d'un être particulier... Non, sans doute, puisqu'il n'y a aucune qualité dont aucun être ne soit participant... et que c'est le rapport pins ou moins grand de cette qualité qui nous la fait attribuer à un être exclusivement à un autre... Et vous parlez d'individus, pauvres philosophes ! laissez là vos individus : répondez-moi. Y a-t-il un atome en nature rigoureusement semblable à un autre atome ?... Non... Ne convenez-vous pas que tout tient en nature et qu'il est impossible qu'il y ait un vide dans la chaîne ? Que voulez-vous donc dire avec vos individus ? Il n'y en a point, non, il n'y en a point... Il n'y a qu'un seul grand individu, c'est le tout. Dans ce tout, comme dans une machine, dans un animal quelconque, il y a une partie que vous appellerez telle ou telle : mais quand vous donnerez le nom d'individu à cette partie du tout, c'est par un concept aussi faux que si, dans un oiseau, vous donniez le nom d'individu à l'aile, à une plume de l'aile... Et vous parlez d'essences, pauvres philosophes ! laissez là vos essences. Voyez la masse générale, ou si, pour l'embrasser, vous avez l'imagination trop étroite, voyez votre première origine et votre fin dernière... Ô Architas ! vous qui avez mesuré le globe, qu'êtes-vous ? un peu de cendre... Qu'est-ce qu'un être ?... La somme d'un certain nombre de tendances... Est-ce que je puis être autre chose qu'une tendance ?... non, je vais à un terme... Et les espèces ?... Les espèces ne sont que des tendances à un terme commun qui leur est propre... Et la vie ?... La vie, une suite d'actions et de réactions... Vivant, j'agis et je réagis en masse... mort, j'agis et je réagis en molécules... Je ne meurs donc point ?... Non, sans doute, je ne meurs point en ce sens, ni moi, ni quoi que ce soit... Naître, vivre et passer, c'est changer de formes... Et qu'importe une forme ou une autre ? Chaque forme a le bonheur et le malheur qui lui est propre. Depuis l'éléphant jusqu'au puceron... depuis le puceron jusqu'à la molécule sensible et vivante, l'origine de tout, pas un point dans la nature entière qui ne souffre ou qui ne jouisse.» Diderot, *Le rêve de d'Alembert* (*Œuvres philosophiques*, Garnier, p. 310-313).